

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1884

TOME QUINZIÈME

1896

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
L'PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^o, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1897

Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, n° 2, février 1896; n° 3, mars 1896; n° 4, avril 1896; n° 5, mai 1896.

Jornal of the Asiatic Society of Bengal, titre et index, année 1893; titre et index, 1895.

The Australasian Anthropological Journal, nos 1 et 2, août et septembre 1896.

Juan Ambrosetti, 4 tirages à part.

Boletin del Instituto Geografico Argentino, tome XVII, avril à juin, nos 4, 5 et 6.

Anales del Museo nacional de Buenos-Aires, t. IV, série 2, t. I.

COMMUNICATION

LES KURDES

ESQUISSE HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

PAR M. E. CHANTRE

Le nom que se donnent à eux-mêmes les Kurdes, et sous lequel ils sont connus dans toute l'Asie occidentale, se retrouve, en persan, dans l'adjectif *gourd*, *Kourd*, qui signifie rude, fort, excellent. Le nom de *Gourd...* dans le Chah nameh, la grande épopée nationale de la Perse, désigne les héros. Chez les Turcs, ce mot de *kourd* signifie *loup*, et, de fait, cette dénomination s'applique à merveille à ce peuple dont ils redoutent la rapacité cruelle. En slave, *gord* signifie fier, altier. Tout démontre que le nom qu'ont pris les Kurdes n'est qu'une épithète, une expression naïve de la confiance qu'ils ont dans leur force et dans leur courage. Ce nom remonte à la plus haute antiquité, car les Grecs et les Romains l'ont connu et même modifié dans leurs transcriptions : *Carduchu*, *Gordyaci*, *Curtü*. En Arménie, les Kurdes sont des *Kardouks*. Les Arabes appellent la nation Kart et les Kurdes eux-mêmes se nomment *Kartmanchis*.

On a déjà beaucoup écrit sur l'origine des Kurdes et les avis sont encore partagés. Les historiens arméniens les regardent comme les descendants des Mèdes qu'ils nomment *Marks*. Les rois d'Arménie

auraient rejeté ces *Marks* ou Mèdes de l'autre côté de l'Ararat, dans la province de Kord ou Kordik, après les avoir subjugués.

Une autre opinion, plus accréditée et soutenue par la majorité des savants de l'Europe, considère les Kurdes comme des descendants des anciens Chaldéens de l'Iran qui auraient fait irruption, à une époque très ancienne, dans le bassin du Tigre. Là, après avoir assujéti les tribus sémitiques déjà maîtresses du sol, ils auraient jeté les bases des puissances qui auraient grandi sous le nom d'Assyrie et de Babylonie. Ce que l'on possède de l'histoire des Kurdes se réduit à ce qu'ont laissé les historiens grecs, latins et arabes.

A la chute de Ninive, ils s'allièrent aux Mèdes et, comme la plupart des autres peuples des hauts plateaux de l'Asie occidentale, ils s'aryanisèrent assez vite. Soumis par Cyrus, ils lui fournirent des soldats ainsi qu'à ses successeurs. Ils tombèrent ensuite sous la domination des Parthes et des Sassanides. Après la chute du Khalifat, du XI^e au XIV^e siècle, nombre de chefs kurdes, au milieu du profond désordre de cette période, se créèrent des principautés en divers cantons de la Syrie, dans la Haute Mésopotamie et en Asie Mineure. De Guignes¹, qui a résumé l'histoire de ces princes, donne un tableau curieux de ces principautés qui s'étendaient jusqu'à Damas, Alep, Homs, Hamah à l'ouest, et dans la région de Diarbékir au nord. L'illustre Salaheddin, le Saladin de nos historiens, était un de ces princes kurdes de la Syrie. On les vit, dans le même temps, étendre leur influence jusqu'aux confins du Caucase.

Le XIII^e siècle vit l'apogée de la puissance des Kurdes; toutefois, les historiens musulmans ne rapportent guère de ces temps que des notions vagues et un tissu de légendes obscures. Maçoudi² en fait une branche séparée des Arabes qui abandonna sa langue primitive pour adopter un idiome étranger.

Ibn-Kaldoum³ fournit des renseignements plus précis, émanant de recherches vraiment dignes de notre temps, quoiqu'ils ne remontent pas très haut.

¹ De Guignes, *Histoire des Huns*.

² Ibn Khaldoum, *Histoire des Barbares*, t. III, p. 413.

³ Maçoudi, *Les prairies d'or*, trad. de Barbier de Meynard, t. III.

Cheref, un chef kurde, prince de Bitlis, a écrit en persan, vers la fin du xvi^e siècle, une chronique de sa nation qui ne remonte pas non plus bien loin dans le passé¹.

Thomas Arzerouni, l'historien arménien du x^e siècle, qui a écrit l'histoire de la dynastie des Arzerouni, ne présente point de nation sous le nom de Kurde; il cite cependant les peuplades nomades et pillardes qui, venant de Kerman ou d'ailleurs, volaient les terres des Arzerouni. Les princes arméniens des différentes parties du pays de Van ont été maintes fois aux prises avec ces peuplades errantes, et les noms que l'historien énumère se retrouvent parmi ceux des tribus qui constituent la nation kurde.

D'après une opinion fort répandue chez les Arméniens, les Kurdes des montagnes gordiennes seraient des Arméniens qui auraient été contraints d'embrasser l'islamisme pour garder leur indépendance. Une preuve que l'on donne à l'appui de cette manière de voir, c'est que de nos jours encore il y a des tribus kurdes qui portent les noms de chefs de satrapies arméniennes, tels que les *Mamekani*, que l'on croit être les descendants de la satrapie des *Mamikonian* qui gouvernèrent la province de Taron (*Mouch*); les tribus *Rachkis* de la satrapie des *Rechdouni*, etc.

M. Portoukalian, à qui je dois une partie de ces renseignements, m'a fait savoir aussi que les membres de la tribu des Duderi (nom qui signifie deux églises en kurde) prétendent, d'après leur tradition, avoir une origine arménienne.

Durant les invasions mongoles et tatares, les Kurdes restèrent passifs dans leurs montagnes, laissant passer le flot dévastateur qui ne pouvait les atteindre. Toutefois, lorsque plus tard les nations, devenues maltresses des territoires qu'ils occupent, en vinrent aux mains, ils se virent partagés entre la Turquie et la Perse et, plus tard, la Russie. Les limites fixées en 1047 par Mourad IV et Chah-Safti sont demeurées assez longtemps les mêmes. Elles n'ont guère été modifiées qu'en 1840 et en 1878.

De nos jours, les Kurdes habitent principalement les régions situées à l'est et au nord du cours moyen et supérieur du Tigre et

¹ Velidaminoff, *Saint-Petersbourg*, 1860-62.

les montagnes où naissent l'Euphrate et l'Araxe. Mais ces limites sont très indécises et l'on en trouve dans toutes les contrées environnant le Kurdistan, en Arménie turque, en Arménie russe, dans l'Anatolie, en Syrie, en Mésopotamie et dans toute la Perse occidentale et méridionale, jusqu'au golfe Persique. On en trouve également jusqu'en Afghanistan, en Béloutchistan et en Asie centrale.

C'est principalement durant mon voyage de 1881 à travers la Turquie d'Asie et le Caucase, puis celui de 1890 en Transcaucasie et enfin ceux de 1893 et 1894 en Asie Mineure, que j'ai eu l'occasion d'étudier de près un très grand nombre de Kurdes. }

On estime le chiffre de la nation kurde à 1.826.000 individus environ, ainsi répartis : en Turquie d'Asie, 1.300.000 ; en Perse, sans compter les Loris et les Baktiaris, 500.000 ; en Afghanistan et en Béloutchistan, 2000 ; en Arménie russe, 25.000 ; en Turquie d'Europe, 1000. C'est dans les vilayets d'Erzeroum, de Pau, de Bitlis, de Diarbékir, de Klacpont et d'Alep que se rencontrent les plus grandes agglomérations de Kurdes. D'après le consul anglais Taylor, qui a beaucoup séjourné dans ces régions, les Kurdes Kirmandjis s'y trouvaient encore, il y a vingt-cinq ans, au nombre de 811.000 et les Kurdes Zazus au nombre de 200.500. Mais ces chiffres sont certainement inférieurs à la réalité, car il est probable que l'on n'a pas plus tenu compte des femmes et des enfants, dans ces statistiques, qu'on ne le fait en général en Orient. Au reste, comment peut-on faire de sérieux recensements dans des régions telles que celles qu'habitent la majeure partie de ce peuple.

Voici, d'autre part, un état approximatif d'une partie de la population kurde établie en Turquie d'Asie. Ces documents, que je tiens de source européenne et que je crois aussi exacts que possible, remontent à 1883. Ils montrent, par vilayet, sandjak, district et cazas, la religion, le chiffre de la population de chaque tribu, ainsi que le nombre des tentes ou maisons dans chaque tribu.

Districts.	Nom d-e Tribus.	Nombre de tentes ou de maisons parTribu.	Chiffre de la population de chaque Tribu.	Nomade semi-nom. ou sédentaire.	Religion.
------------	--------------------	--	---	--	-----------

Vilayet d'Erzeroum. — Sandjak d'Erzeroum

Plaine d'Erzeroum.	Pissianli . . .	160	780	S. N	Sunnites.
Narman . . .	Cekhbezenli . .	160	670	—	—
Khinis	Zerakanli . . .	10	320	—	Sunnites.
Fekman	—	100	550	—	—
Hhenis.	Tchariki. . . .	200	1000	—	Kizilbachs.
Ferdjan	Balanbali . . .	750	3750	—	—

Sandjak de Baibour.

Plaine de Baibourt	Cekhbezenli . .	60	300	N.	Sunnites.
--------------------	-----------------	----	-----	----	-----------

Sandjak d'Erzinchian.

Pl. d'Erzinghian	Guerdjiani. . .	1540	7700	S.	Kizilbachs
	Furmen.				
Kemakh	Zaza :	660	3300	—	—
Kouroutchai . . .					

Sandjak de Bayazid.

Plaine de Bayazid .	Djélali	230	2650	N.	Sunnites.
Diadin	Adamanli	470	2350	—	—
Alachguerd	Seilanli	1150	5750	S. N.	—
Antab	Sipekanli	500	2500	—	—
—	—	150	720	S.	Yésidis.

Vilayet de Van. — Sandjakde anv.

Ardjeh	Heydéranli. . .	1100	5500	—	Sunnites.
Abagha					
Mahmondi	Duguerrli	350	1700	—	—
	Milanli	400	2000	—	—
	Yézidi	500	2600	—	Yézidis.

Sandjak de L'Hékiari.

Elbac	Mongouri	2850	4250	—	Sunnites.
Djonlamerkg. . . .	Hartouchi	400	2100	—	—
Livine	—	450	2300	—	—
Ghuéver	Ghuéverli	2600	28000	—	—
Chemdinan	Chemdinanli . . .	1800	9200	—	—
Oromar	Doski	300	1500	—	—
Djonlamerkg. . . .	Doukhoubi	4000	20000	—	Nestoriens
Fiar.	Féjari	6000	30000	—	—

Distriets.	Nom des Tribus.	Nombre de tentes ou de maisons par Tribu.	Chiffre de la population de chaque Tribu.	Nomade semi-nom. ou sédentaire.	Religion.
Vilayet de Bitlis. — Sandjak de Bitlis.					
Plaine de Bitlis	Slokhli	230	1100	S.	Sunnites.
Nabié	Nahieli	350	1700	—	—
Kardjikan	Ralajji	300	1400	—	—
Khizan	Khizamli	750	3600	—	—
Modekan	Modekanli	850	4000	—	—
Knonyont	Khontli	250	1200	—	—
—	Balakli	400	2080	—	relig. incon.

Sandjak de Seert.

Bowari	Duderli	850	4200	N.	Sunnites.
Benhtau	Benhtanli	4500	22000	—	—
Chirvan	Chirvanli	2500	12000	S.	—
Kharsan	Balakli	1600	8000	—	sans relig.
	Yesidi	400	2000	—	Yézidis.
Bechari	Richkotanli	300	1500	N.	Sunnites.
	Bakzanli	450	2200	—	—
	Pindjinarli	450	2200	—	—
	Binanli	250	1200	—	—

Sandjak de Guindj. — Nouveau Mutetarifat.

Plaine de Guimdj	Guindjli	850	4200	S.	Sunnites.
	Dapsli	250	1200	—	—
— de Daps	Solakhli	500	2400	—	—
	Badekanli	850	4200	—	—
Khoulp	Khoulpli	350	1700	—	—
	Khian	Khianli	550	2700	—
Hévédan	Hévédanli	350	1700	—	—

Sandjak de Monch.

Sassoun	Sassounli	250	1200	S. N.	Sunnites.
Plaine de Monch	Tchikourli	750	3700	—	—
	Almauli	180	900	—	—
	Badekanli	250	1200	—	—
	Issali	35	150	—	—
Malazgerd	Seylanli	120	600	—	—
	Hassananli	250	1200	—	Sunnites.
	Mamekanli	300	1500	—	—
Boulanik	Belekli	150	700	N.	—
Varto	Djibranli	200	1000	—	—
	Khoromekian	700	3500	—	—

Districts.	Nom des Tribus.	Nombre de tentes ou de maisons par Tribu.	Chiffre de la population de chaque Tribu.	Nomade semi-nom. ou sédentaire.	Religion.
------------	--------------------	---	---	--	-----------

Vilayet du Dersim, nouvellement créé. — Sandjak de khosat.

Ovadjik	Gulabi	2500	12000	S.N.	Kisibachs.
Mezguerd	Fcharikli	1500	7000	—	—
Dersim	Dersiunli	2000	10000	—	—
Khonsoutchan . . .	Balabanli	2250	11000	S.	—

Les Kurdes de la Russie relativement peu nombreux et entourés d'Arméniens, de Tatars et de Géorgiens ont peu de cohésion avec les grandes tribus de Perse ou de Turquie. Ils ne sont un peu compacts que dans le district d'Erivan, où 18 à 20.000 individus vivent dans le voisinage immédiat des Tatars dont ils prennent peu à peu le costume et la langue.

En Transcaucasie, le district de Sourmalou compte 11.000 Kurdes; celui d'Erivan 7500; celui d'Etchmiadzine 5500; celui d'Alexandropol 3000. Ils sont peu nombreux dans le district de Novo-Bayazid, où leur chiffre est estimé à 250 environ, ainsi que dans celui de Nakhitchevan, où il ne dépasse pas 650.

Sur le territoire russe, c'est sur le pourtour de la montagne biblique et dans les vallées sauvages, découpées dans ses contreforts, ainsi que sur les plateaux qui s'y rattachent, que l'on rencontre le plus de tribus indépendantes; celles qui paraissent le plus pures et, par conséquent, celles qui offrent le plus d'intérêt. J'ai pu, en 1890, observer dans cette région de nombreux Djellali, Milanli, Radki, Bourouki et d'autres encore.

Le nom commun aux Kurdes de l'Arménie russe est « Karman-dja ». Ils se répartissent en quelques tribus ayant chacune son dialecte particulier, mais ces dialectes diffèrent si peu entre eux que toutes ces tribus se comprennent sans difficulté. Le chef, s'il n'est pas d'origine noble, est toujours un homme riche et considéré. Il y en a quelquefois plusieurs.

Les tribus importantes se divisent à leur tour en petites sociétés dont chacune avait jadis son *supérieur* ou *vieillard*, nommé par

le chef de la tribu. Ce supérieur, appelé *ruspi*, faisait rentrer les impôts et jugeait les petites affaires, assisté des vieillards de la Société.



Le campement kurde de Sardav-Boulak au pied de l'Ararat.

Les Kurdes de la Russie obéissaient, il y a peu de temps encore, à feu Djafaragha, qui portait le titre de *el-begui*. Ils lui devaient certaines servitudes, comme transporter, en été, son matériel de campement, l'approvisionner en bois, etc., et, de plus, tout homme qui se mariait lui donnait un bœuf en guise d'impôt.

Jusqu'au moment de la nouvelle réforme judiciaire en Transcaucasie, les Kurdes jouissaient donc d'une certaine autonomie administrative. Pour les différends journaliers et les discussions au sujet des héritages, on s'en rapportait au jugement des vieillards. Mais dans les cas graves de vol, de rapt ou d'assassinat, c'était à la décision du chef que l'on faisait appel. Celui-ci décréait des amendes, l'emprisonnement ou des peines corporelles, mais il n'avait pas le droit de punir par la mort ou par l'exil. Un des châtimens les plus sévères que l'el-begui pouvait infliger en cas de meurtre, était le *talankyryn* ou confiscation de tous ses biens. Le coupable payait son crime de tous ses biens qui étaient partagés entre les parents de la victime de l'el-begui.

M. Eguiazaroff¹ rapproche cette coutume d'une punition connue dans l'ancien droit russe sous le nom de *potok vezgrabline*, mais dans cette dernière, le coupable perdait aussi sa liberté et était exilé de la principauté. Or, l'exil est pour le Kurde une punition cruelle entre toutes, car, loin des siens, il est l'être le plus malheureux qui se puisse voir ; il peut être offensé ou tué sans que personne s'en inquiète. Depuis la réforme judiciaire, les Kurdes ne sont plus au pouvoir de leurs chefs. Ils sont assimilés aux autres indigènes, et, comme tels, sont soumis aux tribunaux et communes rurales. Les pouvoirs, en Transcaucasie, sont confiés aux *Pristafs* (sous-préfet).

L'*oba* est une petite communauté composée de huit à vingt familles, en tête de laquelle se trouve l'agha ou bien un homme possesseur d'une *iourte*. La possession privée de la terre n'existe pas chez les Kurdes. Elle ne tient à s'établir que chez ceux qui sont enregistrés comme *contribuables*. La propriété privée n'existe que pour les biens mobiliers et les troupeaux. Les terres en possession des Kurdes sont les *iourtes*, les bergeries et les stations hivernales.

Le mot *iourte*, pris dans son sens restreint, dit M. Eguiazaroff, signifie l'emplacement d'une tente. Dans le sens étendu, il signifie tous les pâturages et prés que possède chaque oba en été, et que

¹ *Loc. cit.*

paissent ses troupeaux réunis. Tous les membres de l'oba doivent défendre les limites de l'*iourte* contre l'invasion des troupeaux étrangers. Personne ne saurait s'approprier un lot de terre, sauf le chef de l'oba qui possède quelquefois un emplacement pour attacher son propre cheval.

L'*iourte* est en somme une propriété communale placée sous la direction du chef de l'oba, pendant tout le temps que celui-ci est en état de payer les bergers. Quoique ces *iourtes* soient parfaitement délimitées, il existe différents droits de passage, réglés par leurs chefs. Les mêmes droits et les mêmes rapports existent au sujet des bergeries. Lorsqu'une commune n'en a pas, elle en loue à des Arméniens ou à des Tatars.

En ce qui concerne les villages d'hiver, seules les maisons et les clôtures sont propriété privée. Tout le reste est en possession commune.

Les Kurdes de Transcaucasie tendent à mener une vie de plus en plus sédentaire. Actuellement, on les divise en nomades et en demi-sédentaires. Les premiers passent dehors la plus grande partie de l'année et ne rentrent dans leurs stations hivernales que très tardivement. Les autres, au contraire, rentrent de bonne heure, font des provisions pour l'hiver et s'occupent du travail des champs.

Les villages d'hiver sont situés généralement près des rivières ou des sources. Ils n'ont un aspect ni propre, ni gai, car les huttes ressemblent beaucoup plus à des tanières de bêtes sauvages qu'à des habitations humaines. On y voit des tas de foin et de fumier, mais aucune trace de végétation.

Dans la plaine, les huttes sont faites en terre et en branchages. Dans la montagne, elles sont en pierre sèche, comme dans les villages arméniens et tatars. Elles se composent d'une ou de plusieurs chambres, suivant la fortune des habitants. A côté de la hutte sont placées la bergerie et l'étable. Dans leur antre enfumé et nauséabond, les Kurdes mènent, durant l'hiver, une vie monotone qui leur pèse et les attriste. Pendant qu'ils fument, causent et s'occupent des bêtes, les femmes vaquent aux soins de leur ménage, brodent, tissent des tapis ou filent la laine, car elles sont



Campement kurde de Merjiri-Khan, près d'Orfa. Kurdes et Bédouins.

d'une activité étonnante. Celles qui ne savent ni coudre ni filer sont méprisées.

Au printemps, la société se divise en obas, et chacune d'elles commence ses pérégrinations. Les familles se mettent en route avec leurs enfants, leurs troupeaux et le matériel de campement. Elles s'arrêtent tout d'abord à la première *iourte* où l'on attend que les veaux et les chevreaux nouveaux-nés aient pris assez de force pour suivre les troupeaux.

En route, chaque famille se tient à part. Les femmes, les enfants et les vieillards ont des montures, tandis que les jeunes filles, les jeunes garçons et les hommes faits vont à pied et dirigent la marche. On ne saurait croire quel aspect imposant et grandiose offre cette émigration de pasteurs. Le voyageur perdu dans les hautes montagnes du Karabagh et du Zanguezour, qui a eu l'occasion de croiser ces bandes pittoresques, voire même de cheminer côte à côte avec elles, en garde un souvenir profond et saisissant qu'il ne lui est plus possible d'oublier.

Arrivés dans la *iourte*, chaque famille choisit une place où elle installe sa tente; cette place s'appelle *var*.

Les tentes noires, faites en laine de chèvre, sont de dimensions variables. La toiture est soutenue par des rangées de pieux. Les flancs et la partie supérieure de la tente sont inclinés; les bords s'appuient sur des palissades en roseaux d'1 mètre environ de hauteur. Au fond de la tente sont rangés pendant le jour les tapis, matelas, feutres, et tout ce qui sert à la literie. A droite sont rangés, d'une part, les chaudrons et autres ustensiles de cuisine, tous en cuivre, généralement étamé; d'autre part, les outres à provisions (bourdouques), et celles qui contiennent le fromage et le beurre. A gauche, se trouve l'enclos destiné aux agneaux nouveau-nés. Le milieu de la tente est occupé par le foyer composé de trois pierres. Enfin le seuil est garni de piquets auxquels on attache pendant la nuit, au premier rang, les chevaux, au second les bêtes à cornes.

Autant l'hiver rend les Kurdes taciturnes, autant le séjour de la tente les rend gais. Là, ils dansent, jouent et chantent en s'accompagnant de la *zourna*.

La principale occupation des nomades est l'élevage des brebis. Des troupeaux de 1500 moutons et brebis ne sont pas rares. Aussi être berger est une occupation fort honorable, et les plus expéri-



Danse des Kurdes Bourouki. Campement d'Aïridja, au sud-est du lac Goktchai.

mentés se piquent de connaître chacune de leurs bêtes. Vêtus d'un manteau de feutre grossier, ils charment leur solitude, pendant qu'ils les gardent, en jouant d'une sorte de cornemuse.

En somme, les Kurdes se font de jolis revenus avec les produits

de leurs troupeaux. Ils ne connaissent pas le luxe. Depuis le printemps jusqu'à l'automne, leur nourriture se compose de lait aigre, de fromage et de gruau au lait. Quoiqu'ils aiment beaucoup la viande, ils se privent d'en manger pour ne pas tuer leur bétail, et ils trouvent préférable de voler celui des voisins, lorsqu'ils veulent préparer leur provision de viande sèche pour l'hiver.

Ils font trois repas par jour. Celui du soir est le plus copieux parce qu'ils font cuire à la faveur de l'obscurité les moutons volés pendant le jour. Ils supportent le jeûne facilement, mais il leur arrive aussi fréquemment de se gorger de nourriture, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se mouvoir. Il y a peu de peuples qui mangent autant d'herbages qu'eux.

Le vêtement des Kurdes est assez original. Il se compose d'une chemise sur laquelle ils mettent une sorte de cafetan fait avec des tissus d'Asie. Le cafetan est à larges manches et tombe jusqu'aux genoux. Il est fixé à la taille par une ceinture. Les pantalons très larges, en toile ou en drap, vont en se rétrécissant dans le bas. Le costume est complété par des jambières en grosse laine qu'ils tricotent eux-mêmes. Leurs pieds sont chaussés de bottes ou de sandales. Ils portent une calotte de feutre ronde ou conique autour de laquelle ils enroulent un turban atteignant parfois des dimensions considérables, comme cela se voit dans les régions de Bithis et de Kharpout. Ceux qui vivent avec les Arméniens et les Tatars portent parfois le papakh ou bonnet d'Astrakan.

Les femmes ont une chemise longue et à larges manches, des pantalons très larges, serrés à la cheville, un cafetan fendu sur les côtés, qui ressemble à celui des hommes, enfin un tablier et une large ceinture. Les jours de fête, elles mettent sur leur cafetan une veste en drap brodée, de couleur rouge. D'ailleurs, le rouge est la couleur favorite des Kurdes. Après lui, vient le vert et le jaune. Ces nuances éclatantes font le plus bel effet sous le soleil. Comme coiffure, elles portent un fez à long gland, autour duquel elles drapent avec coquetterie une étoffe de soie jaune quand elles sont riches. Le fez est orné sur le front de pièces de monnaie d'or ou d'argent qui rehaussent l'éclat de leurs yeux noirs et la couleur ambrée de leur peau. Elles portent, en outre, des colliers, des

amulettes, des ornements d'argent bizarres, des bracelets, des bagues, etc., plus ou moins grossiers, suivant leur fortune, qui achèvent de donner à leur costume une physionomie agréable et originale. Malheureusement, les haillons dominant trop souvent dans les campements et ils ne donnent qu'une bien faible idée de ce costume vraiment splendide quand il est fait avec de riches étoffes de soie.

Lors de notre dernier voyage en Arménie russe, il nous a été donné de voir deux fois des campements riches. L'un d'eux était situé sur l'Ararat, mais du côté de la Perse. C'est le campement de Petchara, habité par des Kurdes entièrement indépendants et qui exercent à loisir leurs méfaits tour à tour en Turquie, en Russie et en Perse. La position de leur campement un peu au delà du nord des trois frontières leur donne une sécurité absolue.

Là, les tentes sont faites d'une étoffe épaisse; des murs en pierres sèches leur font une enceinte solide et abritent en même temps les habitants contre les vents terribles qui soufflent à cette altitude. Dans quelques-unes, notamment dans celle du chef, le sol est couvert de splendides tapis dans la partie réservée à la famille. Les femmes portent des vêtements de soie, ainsi que de beaux bijoux d'or. Un air de propreté, de confort règne au milieu de ces individus qui ont, en outre, la vigueur et la mine de gens bien nourris. Ces Kurdes de Petchara sont des Djelali. Cette tribu, redoutable entre toutes, n'a cessé, depuis le xvii^e siècle, d'exercer ses ravages dans les régions dont l'Ararat est le centre. Ce sont de puissants brigands, tout à fait dignes de leurs ancêtres.

La même aisance existe aussi dans le campement des Radkis que nous avons rencontrés sur les hauts plateaux du Goktchaï, à 2925 mètres d'altitude. C'est le plus riche de la région. En hiver, ces Kurdes habitent le village de Sourmalou. Tentes vastes et chaudes; costumes riches et élégants chez les deux sexes; abondance de tapis superbes, c'est ce qui frappe tout d'abord dans ce campement. Et, quel ne fut pas notre étonnement, en nous rendant chez le chef qui nous avait conviés à un repas d'hospitalité, de voir une table basse dressée à l'euro péenne, avec assiettes cuillères, fourchettes, couteaux, verres, etc. Le menu lui-même ne différait en rien de celui qu'aurait pu offrir une bonne maîtresse de

maison arménienne. Seul le vin manquait. Mais il se pourrait que, parmi ces Radkis, quelques familles soient précisément d'origine



Femmes Kurdes Djelali
Campement de Petchara, versant perse de l'Ararat.

arménienne ou, tout au moins, qu'il y eût parmi eux quelques femmes de cette race enlevées par ces Kurdes, assez coutumiers de ce genre de méfait.

Le sabre court, le poignard, le fusil, le pistolet, la pique, et surtout le bâton sont actuellement encore leurs armes favorites. Ils emploient aussi de petits boucliers en bois dont ils se servent avec une merveilleuse adresse pour parer les coups. Entre eux, ils se servent du bâton de préférence aux autres armes.

La famille kurde se compose du père, de la mère, des fils avec leurs enfants et des filles célibataires. Tous les membres de la famille doivent au père une obéissance absolue. Il a le droit de couper le nez et les oreilles à sa femme, si elle a trahi ses devoirs d'épouse. Les Kurdes de la région d'Erivan ne mettent jamais à exécution ces procédés barbares, mais le langage a conservé le témoignage de ces mœurs d'autrefois. De l'avis de personnes dignes de foi, cet usage existerait encore chez les Kurdes de Perse et de Turquie.

Bien que le père ait une autorité absolue sur ses enfants, il n'a pas sur eux le droit de vie et de mort. Le père infanticide est aussi détesté que le fils parricide. Ils sont tous les deux repoussés également de la société; on les évite comme la peste.

Les Kurdes sont sévères sur le chapitre de la moralité. Femmes et filles sont réputées pour leur honnêteté. La prostitution n'existe pas chez ces nomades et l'adultère y est fort rare. Les mères sont fières de leurs enfants et la stérilité est une cause de grand chagrin pour elles. En vue d'obtenir des enfants, elles ont recours aux prières des cheikhs et font des pèlerinages dans les lieux saints.

Le père marie sa fille à son gré, sans la consulter. Il peut aussi rompre le mariage, mais seulement dans des cas exceptionnels. Les devoirs du père sont de nourrir et d'élever ses enfants, ainsi que de défendre leurs intérêts et leur honneur. La justice sociale et celle de la tribu ne reconnaissent que l'autorité et la responsabilité du père. Si un jeune homme enlève une jeune fille, le père répond, de sa bourse, pour son fils. Que le fils vole ou tue, c'est encore le père qui doit satisfaire les victimes ou leurs parents, sans pouvoir repousser son fils, ni l'abandonner à la vengeance de ses ennemis. Mais en matière criminelle, quand il y a contrainte par corps, c'est le fils qui doit expier ses méfaits. Le père doit aussi marier son fils, payer une somme convenable pour sa fiancée et donner une dot suffisante à sa fille.

La mère n'a qu'une influence morale sur son fils et dépend même de celui-ci, dans une certaine mesure, après la mort de son mari. Le fils a la priorité par rapport à la fille, et le frère aîné par rapport aux autres frères.

Le père est propriétaire de tous les biens de la famille. Il est vrai que la mère est propriétaire de sa dot et de la progéniture de la vache qu'elle a reçue de ses parents ; mais, en fait, c'est le mari qui en use. En résumé, si le père de famille a les plus larges pouvoirs dans sa maison, il n'en abuse pas. Il aime sa femme et ses enfants et ceux-ci le payant de retour et lui témoignent toujours le plus grand respect.

Le foyer, chose sacrée aux yeux d'un Kurde, est disposé au milieu de la maison ou de la tente. Le feu étant l'élément pur par excellence, il n'est pas permis d'y cracher ni d'y jeter des ordures. Ce fait constituerait une injure mortelle.

Les jours de fêtes religieuses, il doit être entretenu avec du bois et non avec du fumier, même dans les pays où l'on ne possède pas d'autre combustible. Dans les occasions solennelles, le Kurde jure en invoquant son foyer. Ils n'entretiennent pas nuit et jour leur feu, mais ils prennent soin de ne pas le laisser éteindre. Entre voisins, on n'aime pas à se prêter du feu, cela est regardé comme préjudiciable.

En somme, *foyer* est synonyme de *famille*. Lorsqu'un fils se marie et quitte sa famille, il crée son foyer. Lorsqu'on baptise un nouveau-né, on le promène autour du foyer dans lequel on enterre son cordon ombilical qu'on a eu soin de garder depuis sa naissance. Lorsqu'une mère marie sa fille, elle va préparer elle-même son foyer avec du feu pris à la maison paternelle. La fille qui se marie fait le tour du foyer de ses parents comme pour lui dire adieu.

La généalogie n'est pas bien conservée chez les Kurdes. L'ensemble des familles qui tirent leur origine du même ancêtre s'appelle *tahod*. A la généalogie se rattachent aussi les parents de la ligne féminine, mais seulement ceux de la deuxième et de la troisième génération.

En Transcaucasie, à côté du talion, se place l'usage de la taxe du sang. On sait que chez les Kurdes la vendetta est en vigueur.

Elle prend le nom de *bysak* qui signifie : « attends, tu me payeras ça ! » C'est cette coutume qui les oblige d'être toujours armés et



Femmes Kurdes Djelali
Campement de Sardon-Boulak.

prêts à l'attaque comme à la défense, tous ayant, plus ou moins, quelque parent, quelque ami à venger. Mais cette haine farouche

et héréditaire est remplacée quelquefois par le prix du sang, dont l'évaluation se fait suivant une sorte de tarif. On paie ordinairement pour un meurtre de 100 à 500 roubles. Pour une ablation de main de 40 à 50 roubles. Pour une oreille coupée, de 20 à 30 roubles, etc., etc. Cette taxe ne garantit pas d'une manière absolue la vie du meurtrier. L'argent n'est souvent qu'une satisfaction momentanée, la nature reprend le dessus, il est bien rare que la vengeance ne s'assouvisse dans le sang.

En dehors des Yésidi, on peut dire que la plupart des Kurdes sont musulmans sunnites. Un petit nombre d'entre eux, en Perse, sont cependant chûtes. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur foi est faible, et qu'ils n'ont pas des idées bien nettes sur leur religion. Il ne saurait en être autrement, puisqu'ils n'ont pas de littérature propre, et que leurs livres religieux sont en arabe, langue que connaissent seuls leurs cheikhs, et encore pas toujours. Leur ignorance étant absolue et d'autant plus grande leur superstition, les cheikhs et les sorciers les exploitent habilement.

Les cérémonies religieuses accomplies par les cheikhs se bornent à un petit nombre, et sont des plus simples. Ils n'ont pas de mosquées, ni de temples, étant donné leur vie en partie nomade. La seule chose qu'accomplisse un Kurde régulièrement et d'une façon quotidienne c'est la prière ou *namax* qu'il répète trois fois par jour, après avoir fait préalablement ses ablutions. C'est du moins ce que l'on rapporte mais, pour ma part, je n'ai jamais vu un Kurde accomplir publiquement le *namax* comme le font les vrais musulmans. Ils répètent par cœur et sans la comprendre, cette prière qui est en arabe. Ils connaissent encore, en qualité de musulmans, le nom de Mahomet et de ses trois premiers successeurs, Omar, Osman et Abou-Bekr.

Ils pensent que le monde a été créé par un être suprême dont le prophète a été Mahomet. Ils croient à un paradis et à un enfer. Ils observent un jeûne de trente jours, c'est-à-dire le Ramazan. Enfin ils ne mangent pas de cochon et regardent les chrétiens comme des *guiaours* (infidèles ou mécréants).

Les croyances des Kurdes présentent un bizarre mélange d'islamisme et de superstitions. Mais le culte de la flamme, symbolisée

dans le foyer, qu'ils professent aussi, et peut être avec plus de conviction que tout le reste, mérite une sérieuse attention. Dans le domaine de la superstition, nous les voyons s'imaginer volontiers que Dieu est un être terrible qui se mêle de toutes leurs petites affaires. C'est pourquoi ils lui sacrifient un mouton avant de commettre un vol.

Suivant eux, les anges sont des êtres mortels; le monde est plein de mauvais esprits et dont ils peuplent les antres, les forêts et les rivières.

Les Kurdes sont en général fatalistes et pensent que la destinée des hommes est écrite d'avance. Toutefois, ils portent de nombreux talismans pour se préserver des coups. Nous avons observé maintes fois cet usage chez ceux de Transcaucasie. Hommes, femmes, enfants sont littéralement couverts d'amulettes, lesquelles se composent des choses les plus bizarres. En outre du verset du Koran que leur donnent les cheikhs, il entre dans la composition de ces talismans des grelots, des omoplates d'oiseaux, des boutons, des coquilles, des objets en bois sculptés et percés comme des perles, etc., etc. L'énumération en serait interminable. Cet usage des talismans était très répandu chez les Chaldéens qui employaient des bandes d'étoffes avec inscriptions, ainsi que des amulettes nombreuses. Les hommes en porte cousus dans le dos, sur les épaules et sur la poitrine.

Outre les cheikhs qui ont à leurs yeux un prestige tel qu'ils s'estiment heureux, dit-on, de boire l'eau dans laquelle ils se sont lavés les pieds, les sorciers ou *ajindars* ont aussi une grande autorité sur eux. On les voit prévenir l'avenir et guérir tous les maux à l'aide de leurs talismans et de leurs formules magiques. Il est curieux toutefois de remarquer que les Kurdes ne reconnaissent pas aux femmes le pouvoir de prédire l'avenir : ils n'ont pas de sorcières.

L'apprentissage au métier de sorcier est d'ailleurs soumis à une rude épreuve par la volonté des cheikhs, ceux-ci prétendent, en effet, que quiconque désire dominer les esprits et acquérir le don de prédire l'avenir, doit se soumettre à un jeûne de quarante jours, loin des hommes, dans une fosse profonde ou nue grotte. Durant

ce temps, il devra se contenter pour toute nourriture d'une amande, ou bien de sept grains de blé, ainsi que d'un dé d'eau par jour. Il devra, en outre, supporter les tentations des *ajins* qui essayeront de mille façons de le chasser de son trou.

Disons encore qu'ils croient à la métempsychose. Sept ans après leur mort, ils peuvent renaître sous la forme humaine ou animale, suivant la gravité de leurs péchés. Le juste redevient homme, le plus grand pécheur se transforme en chien¹. Pour terminer, de l'inextricable réseau d'idées superstitieuses au milieu desquelles se débattent les Kurdes, détachons-en quelques-unes parmi les plus caractéristiques:

Au nombre des mauvais esprits se comptent les *alki* ou femmes invisibles, dont la mission diabolique est d'exterminer les femmes en couche. Elles se transforment en menues choses, tels que des poils et pénètrent avec la nourriture dans les entrailles. Puis elles leur arrachent les poumons et le cœur, qu'elles emportent avec les enfants pour les dévorer.

Les Kurdes regardent le soleil et la lune comme frère et sœur, sans cesse à la poursuite l'un de l'autre. La lune, qui est le frère, a choisi la nuit, parce que sa sœur aurait eu peur de se promener dans l'obscurité sur un ciel rempli de mauvais esprits. Périodiquement, la lune meurt d'amour pour le soleil et renaît ensuite. Les éclipses et les comètes sont regardées comme de sinistres présages. Enfin, chaque homme a son étoile qui meurt avec lui.

Il n'est pas jusqu'à l'origine des animaux qui n'aie sa place dans les idées superstitieuses de ces nomades. Ainsi, d'après eux, l'ours est le berger d'un roi qui, ayant perdu ses moutons, redoutait tellement le courroux de son maître, qu'il s'enfuit dans la montagne, où il implora Dieu de le changer en une bête sauvage.

Un prophète, agacé un jour par des rats, lança sur eux son mouchoir qui se trouva soudain transformé en chat.

Le coucou est regardé comme une jeune fille fratricide que son crime avait rempli d'horreur, et qui supplia Dieu de la changer en oiseau.

¹ Cazandjian, *l'Arménie* (1^{er} juillet 1891).

On sait peu de chose en ce qui concerne la langue des Kurdes. D'après M. Portoucalian, elle comprend deux dialectes principaux : le *kermantchi*, qui vient, dit-on, de l'ancien persan ou *farsi*, et le *xaza* dérivé du *kermantchi*. Le *xaza* est parlé plus spécialement dans les régions d'Erzeroum et de Dersim.

Comme ils n'ont pas de littérature écrite, leurs poésies sont empruntées à la Perse. Quant à leurs chansons populaires, empreintes d'un cachet plus personnel, elles sont, paraît-il, d'un style tout archaïque et empreintes de sentiments courageux qui peignent bien leur âme belliqueuse.

Pendant les longues veillées d'hiver, le troubadour kurde pousse ses *laou, laou*, au milieu d'une assistance recueillie qui prend une vive part aux sentiments exprimés dans la chanson. On dit aussi que certaines d'entre elles sont empreintes d'une mélancolie et d'une gravité pénétrantes qui laissent un souvenir inoubliable à ceux qui ont eu la chance de les entendre. Ces mélodies kurdes se rapprochent de celles du Caucase, et notamment de celles des Lesghiens.

De l'étude des Kurdes de la Transcaucasie, et plus spécialement de ceux du gouvernement d'Erivan, assez bien connus aujourd'hui comme on a pu le voir, grâce à leur accès rendu plus facile par la perte de leur indépendance, et grâce aux recherches étendues et scientifiques dont ils ont été l'objet, nous passerons à celle des Kurdes de la Turquie d'Asie. Ceux-ci, moins abordables, ont avec les précédents de nombreux points de ressemblance, cela va sans dire; pourtant il ne sera pas sans intérêt de rapporter ici quelques traits relatifs à leur genre de vie, à leur caractère et à leurs coutumes, dans ce pays où ils jouissent d'une plus grande liberté, et s'abandonnent plus volontiers à leurs penchants naturels.

En Kurdistan, en Mésopotamie, ils sont subdivisés en un grand nombre de tribus portant le nom du chef qu'ils se sont choisis ou qui s'est imposé, ce qui est le cas le plus fréquent. Ces chefs sont soumis eux-mêmes à l'autorité de chefs suprêmes auxquels ils doivent le service militaire. Ces derniers exercent un pouvoir absolu, augmenté encore par la superstition.

C'est ainsi que le célèbre Obeidoullah, qui dominait sur quinze

à vingt tribus habitant les frontières de la Perse et les environs de Van, a pu réunir en 1879 plus de dix mille cavaliers. C'est parmi ces tribus que se trouve celle des Chékas.

Un fait ethnographique peu connu, c'est celui de la division des Kurdes en deux catégories ou classes bien distinctes : les nobles qui dédaignent la charrue et portent les armes, et les laboureurs. La première est généralement semi-nomade, et n'a pour demeure que ses tentes, au moins pendant l'été, et vit de ses troupeaux ou du butin que lui fournissent ses expéditions ou un service mercenaire en Turquie et en Perse. La seconde est à peu près sédentaire et demeure dans les villages.

La classe supérieure est connue sous le nom de *Kermani* ou *Assireta*, et celle des agriculteurs ou paysans sous celui de *Gouran* ou *Raia*. On prétend que ces derniers sont les restes des tribus vaincues ou asservies. Ils sont dans tous les cas plus nombreux et supérieurs sous le rapport de la moralité. Mais cette distinction en nobles et serfs n'existe presque plus en dehors du Kurdistan proprement dit, et ne dépend plus actuellement que des conditions locales. En effet, tandis que les tribus des montagnes des frontières du nord de la Perse habitent des villages qu'ils quittent en été pour conduire leurs troupeaux sur des points plus élevés, celles des plaines chaudes de la Mésopotamie préfèrent la vie nomade et leurs tentes.

Au dire des rares voyageurs qui ont visité le Kurdistan, il faut reconnaître que les individus de haute caste présentent un type plus noble que le laboureur. Le Kurde nomade et guerrier a les traits plus durs, la démarche plus assurée et résolue ; son attitude est celle d'un homme qui se sent bien maître du pays et supérieur à ses voisins. Il est aussi généralement plus riche que le sédentaire. Celui-ci a une physionomie plus douce et plus régulière ; ce fait est surtout remarquable chez la femme. Parmi le nombre considérable de tribus entre lesquelles tous les Kurdes se répartissent, il en est quelques-unes qui possèdent une certaine supériorité sur les autres par le nombre, et par la force ou le caractère du chef. Cette prééminence s'est déplacée dans maintes circonstances, et c'est pour cela que les nomenclatures que l'on possède sont discordantes suivant les régions, les époques et les sources.

La portion la plus rude, la plus sauvage de la nation et la plus redoutée aussi est celle qui habite la partie nord du Kurdistan, entre le Grand et le Petit Zab, c'est-à-dire à la hauteur du sud du lac Ourmiah. Dans cette région, les Gourans n'existent presque pas; les nomades, aristocratiques pillards, forment une petite confédération puissante, composée de huit ou neuf tribus principales qui ont eu alternativement la suprématie sur les autres. On cite parmi les groupes les plus importants les Rovandiz qui se subdivisent en douze branches différentes. On estime leur chiffre à 12.000 tentes ou familles. Ils reconnaissent pour chefs les Sorân, famille puissante dont la ville de Rovandiz est la citadelle. On cite ensuite les Hekkari, les Bilbas et les Djaf. Ces derniers, les plus braves sont aussi les plus redoutés. Ils habitent à l'est, dans le district persan de Kermanschah. En été, ils poussent leurs troupeaux jusque sur les plus hautes montagnes de la frontière; en automne, ils descendent dans les environs de Souleïspanyeh; en hiver, ils s'établissent jusque dans les plaines de Diyalah. Leur chef peut mettre sur pied 2000 cavaliers et 4000 fantassins que l'on considère comme d'excellents soldats.

A côté de ces tribus guerrières et pastorales plus spéciales au Kurdistan proprement dit, on doit citer un certain nombre de tribus agricoles importantes telles que celles des Djelali chez qui l'on compte 5000 tentes à l'est de Bayazid et au sud du massif de l'Ararat.

Ces Djelali répandus sur les confins de la Turquie, de la Perse et de la Russie sont à peu près tous nomades et brigands de premier ordre. D'après l'historien arménien Arakel, ils ont fait leur apparition au commencement du xvii^e siècle, et depuis n'ont cessé de dévaster les régions qui les avoisinent. Ils étaient répandus, en troupes pillardes, depuis Constantinople jusqu'à Erivan, et de Bagdad à Derbend. Les Djelali actuels sont les dignes descendants de leurs ancêtres, et comptent parmi les plus redoutables de tous les Kurdes.

Ce sont ces mêmes tribus qui pillent, brûlent et massacrent sous l'œil bienveillant du gouvernement turc ou même, comme dans ces derniers temps, de concert avec son armée régulière, les paisibles cultivateurs arméniens.

Dès le commencement de 1891, du reste, le sultan de plus en plus inquiet de la tournure que prenaient les choses en Arménie



Kurdes Djelali (campement du Kip-Göl, nord-est de l'Ararat).

turque, avait conclu, paraît-il, avec les chefs kurdes, une convention secrète. Il s'engageait à leur fournir des armes et des instructeurs ottomans afin de constituer une milice garde-frontière. De leur côté, les Kurdes étaient obligés de réprimer par le sang les

moindres tentatives insurrectionnelles des Arméniens qu'elle qu'en fût la cause. On leur a ainsi assuré la liberté de continuer et d'accroître même les atrocités dont ils désolent les parties les plus riches de l'Asie Mineure.

Dans la contrée montagnaise qui sépare le lac de Van de celui d'Ourmiah, sur le territoire turc, on rencontre les Millanli, les Heyderanli, les Seylanli et bien d'autres que j'ai étudiés en 1881.

Les principales tribus kurdes de la Haute-Mésopotamie et surtout des environs d'Orfa, ainsi que dans la Syrie du nord et en Anatolie sont les *Khaldanli*, les *Barazi* ou *Bazhie*, les *Dugarli* et les *Millu*, etc. Chacune d'elles se subdivise en un plus ou moins grand nombre de familles.

Actuellement, les tribus *Khaldanli*, *Barazi*, ainsi que leurs sous-divisions, n'ont point de chefs officiels. Il y a bien parmi elles quelques chefs de familles un peu plus riches que les autres et auxquels on donne le nom de *grands de la tribu*, mais ce ne sont pas des chefs véritables.

Des Dugherli, à qui appartient en partie le villaze de Merdjri-Khan, ont conservé jusqu'à présent les descendants de leurs anciens chefs : Aly-bey et Humé-bey, deux cousins rivaux, mais sans prestige. Ils sont néanmoins respectés dans la tribu, qui est sous l'entière dépendance de l'administration locale d'Orfa, de même que les *Khaldanli*, *Barazi*, etc.

La tribu mère des *Millu* comprend vingt et une subdivisions ou familles. Elle dépend d'un seul chef, Ibrahim-Agha-ben-Mamô-el-Tamma, descendant du fameux Tamer-pacha, qui a joué un certain rôle en Mésopotamie, il y a une cinquantaine d'années. Ce chef, quoique momentanément dépendant du vali de Diarbékir, a conservé un certain prestige aux yeux de ces familles qui le craignent beaucoup, ainsi que quelques tribus arabes placées aussi sous sa dépendance.

De même que les Kurdes de la Transcaucasie, ceux-ci ont des mœurs assez sévères¹.

¹ E. Chantre, De Beyrouth à Tiflis (*Tour du monde*, lib. Hachette, 1889).



Kurdes Dudas (Village d'Ola sur le Tigre).

C'est à Soverek que j'ai rencontré pour la première fois la tribu redoutée des Kurdes *Zaza*, qui habitent en grand nombre cette localité. Il y avait même, au moment de notre passage, outre une brigade de *xaptiès* (gendarmes) un bataillon d'infanterie campé au milieu de la ville. Ce déploiement inaccoutumé de forces était destiné à réprimer, le cas échéant, l'effervescence des *Zaza* de la région, exaspérés par la mise à exécution de la loi de recrutement. Jusqu'à ces dernières années, le gouvernement turc n'enrôlait que les volontaires, ce qui ne constituait qu'un bien faible contingent, tandis que, cette année, la levée ne comprenait pas moins de 1500 hommes.

Cette tribu importante des *Zaza* est répandue principalement dans les montagnes de Dersim, situées dans les provinces de Kharpout et d'Erzinghin. On dit que le dialecte *Zaza* est spécial; toutefois, il est, suivant les régions, fort mélangé de mots arméniens ou de mots arabes et turcs. J'ai observé un grand nombre de *Zaza* à Diarbékir. Et ce ne fut pas chose facile que de soumettre ces terribles indépendants aux mensurations anthropométriques. Seuls, l'appât d'une légère rémunération et la visite d'un médecin français parvenaient à décider ces hommes réduits à la dernière misère, à la suite de famines successives.

C'est aussi à Diarbékir et surtout plus au sud que se trouvent en nombre considérable les Yézidi. Ces Kurdes forment, comme on le sait, une secte méprisée des musulmans. J'ai rencontré fréquemment des membres de cette secte durant mes voyages en Kurdistan et en Arménie russe, sur les confins de l'Ararat.

On a beaucoup écrit à ce sujet, mais la question n'a jamais été traitée d'une manière scientifique. Quant à l'historique de cette secte, il a été retracé admirablement dans un livre publié récemment par M. Ménant¹. L'auteur a peint, dans ce volume, avec sa clairvoyance habituelle, la vie et les vicissitudes de ce pauvre petit peuple, digne pourtant d'un meilleur sort, et auquel on ne peut moins faire que de s'intéresser.

Quoique peu nombreux, les Yézidi sont répandus dans tout le

¹ *Les Yézidi, Épisode de l'histoire des adorateurs du Diable*, par M. Joachim Ménant, Paris, Leroux, 1892.

Kurdistan, ainsi que dans la province d'Erivan. On peut en voir assez souvent à la mine de sel de Koulpe où ils viennent faire leur provision.

Les Yézidi de l'Arménie russe ont été, de la part de M. Eguiazaroff, l'objet d'intéressantes observations auxquelles j'aurai à faire de fréquents emprunts.

Avant de résumer les diverses opinions émises au sujet de leur origine probable, voyons, tout d'abord, ce que sont ces individus.

Toutes les haines, toutes les querelles soulevées entre les Yézidi et les autres musulmans en général, surtout les Kurdes, ont eu pour objet la religion. En effet, ce sont leurs croyances religieuses qui sont cause de tout le mal, car les Yézidi ont le malheur de reconnaître et d'adorer en même temps le bon et le mauvais génie, le bien et le mal, c'est-à-dire Dieu et le Diable! De là des haines, des mépris, des représailles interminables contre ces infortunés adorateurs de Satan.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'occupe de la religion des Yézidi. On pourrait citer une longue liste d'auteurs qui ont traité déjà ce sujet. Les uns les regardent comme des mahométans; les autres comme des nestoriens ou comme des partisans de la doctrine de Zoroastre. Il est certain qu'ils ont eu leur religion particulière, mais il est certain aussi qu'elle ne se présente plus à nous que très altérée, car elle a subi l'influence des religions des autres nations.

Tout en étant monothéistes, ils adorent le soleil comme l'image de la justice de Dieu, comme le principe vivifiant de l'humanité. Quand il se réveille le matin, le Yézidi se tourne vers l'Orient et, les mains levées, il incline sa tête trois fois vers l'astre naissant; puis il baise ses ongles et met ses mains sur la tête; c'est sa prière pour toute la journée. Ils ne connaissent pas le *namaz* des musulmans et ne s'abstiennent nullement de boire du vin.

Ils reconnaissent quatre éléments : la terre (*aërd*), l'eau (*aa*), l'air (*ba*) et le feu (*agyr*), qui tous sont sacrés à leurs yeux. La terre est la mère de toutes choses : tout en provient et tout y retourne.

Comme les anciens Arévortiks, ils adorent le tremble, mais, contradiction extrême, ils prétendent par là rendre un culte à l'arbre

dont le bois servit à faire la croix de Jésus. Quant à leur vénération pour Satan, elle est entourée du plus grand mystère, car ils évitent toujours soigneusement de prononcer son nom. Il ne faut même pas faire allusion à ce sujet en leur présence, sous peine de provoquer leur irritation.

Le culte intéressé du mauvais principe, propre aux Mazdéens, mais surtout aux Mèdes, se retrouve chez eux à un très haut point. Ils ont une peur extrême de l'offenser. Ils prétendent pourtant ne pas adorer le Diable comme une divinité, mais seulement le vénérer, car ils le regardent comme un ange disgracié et espèrent qu'il sera réhabilité un jour et pourra alors intercéder auprès de Dieu pour leurs péchés.

Lorsqu'on demande à un Yézidi quelle est sa religion, il répond qu'il est *issavi*, c'est-à-dire qu'il appartient à Jésus, en un mot qu'il est chrétien. Et comme ce sont des pillards et des voleurs de premier ordre, ils donnent comme excuse que Jésus leur a permis de voler en souvenir du voleur crucifié à sa droite.

La lune et tous les astres en général sont cités très souvent dans leurs contes et leurs chansons populaires. Comme les autres Kurdes, ils y rattachent un grand nombre d'idées superstitieuses. Comme tous les Kurdes aussi, ils ont le respect absolu du feu, l'élément pur par excellence, dans lequel ils ne crachent ni ne jettent aucune ordure.

Disons encore, pour compléter le tableau succinct de ces croyances si bizarrement amalgamées des Yézidi, qu'ils reconnaissent, immédiatement au-dessous de Satan, sept archanges exerçant une grande influence sur le monde, ce sont : Gabriel, Michel, Raphaël, Ariël, Dédraël, Azraphel et Schemkéel. Ils regardent le Christ lui-même comme un ange qui a pris la forme d'un homme. Ils ne croient pas qu'il est mort sur la croix, mais qu'il est monté au ciel après sa mort, et qu'il reviendra sur la terre.

En résumé, il semble ressortir de toutes ces convictions, plus ou moins sérieuses, que je viens d'énumérer, que ces Yézidi, comme les Kurdes proprement dits, doivent plutôt être regardés comme les derniers sectateurs, inconscients, du culte de Zoroastre. La pureté de la secte primitive s'est perdue au contact des religions

voisines, auxquelles ils ont dû, à certains moments, de gré ou de force, faire de nombreux emprunts. Mais il est certain que, parmi leurs croyances, les plus enracinées ne sont pas ces dernières. Leur vénération pour Satan, leur ferme croyance aussi en un Dieu tout-puissant, esprit du bien dont le soleil reflète la lumière divine, leur respect absolu pour le feu, pour les astres en général qu'ils admirent et vénèrent, constituent essentiellement le fond véritable de leur religion dont il faut chercher les origines chez les Mazdéens.

L'eau est l'emblème de la pureté et entretient la vie. L'air purifiera tout ce qui restera après l'action du feu, le jour du Jugement, et rasera la surface de la terre, de sorte qu'un œuf placé à un bout du monde sera visible à l'autre bout.

Les Yézidi reconnaissent 124.000 prophètes. Ils affirment qu'ils vénèrent Jésus-Christ et les patrons de l'Eglise arménienne. Ils appellent Jésus l'esprit de Dieu. La Vierge Marie vient ensuite. Parmi les patrons de l'Eglise, se tient au premier rang Grégoire l'Illuminateur, puis saint Serge: ce dernier est identifié avec le saint national des Yézidi (Khydyr-Nasbi) en l'honneur duquel on observe tous les ans un jeûne de trois jours. Mais le plus vénéré est Cheikh-Ade qui est le prophète national. C'est à lui qu'on attribue les bases de la religion yézide; il est regardé en même temps comme la personnification de Dieu.

Les dogmes de Cheikh-Ade ordonnent la foi absolue en Dieu et son amour illimité; l'adoration des prophètes et des serviteurs de Dieu par le jeûne, la prière et les sacrifices; l'estime des parents; l'amour du prochain et le secours mutuel; l'aumône aux pauvres; l'égalité des hommes devant Dieu. Ils défendent le mensonge et la fausse accusation, la calomnie, l'assassinat et en général l'effusion du sang; le talion, la vengeance, l'adultère: le mariage entre les personnes de religion différente, le mariage entre parents jusqu'au troisième degré, l'usure et l'avidité. Quiconque fait infraction à ces prescriptions est exclu de l'Eglise, et cesse par ce fait même d'être Yézidi. Aucune intervention humaine ne saurait y remédier.

On attribue encore à Cheikh-Ade la défense d'entretenir des rapports avec les mahométans, de porter des habits de couleur

bleue, de manger du porc ; il ne défend pourtant pas les boissons alcooliques.

Les Yézidi n'ont ni églises, ni lieux de prière. Il n'existe qu'un temple unique qui est voué au Chelkh-Ade dont les cendres y sont conservées. Ce temple et la vallée où il s'élève portent le nom du prophète national, c'est la Mecque des Yézidi. Ceux-ci y viennent en foule à l'époque des fêtes. Le reste du temps ce temple est remplacé par le foyer des cheikhs, qui a la propriété de guérir certains maux. En Transcaucasie, celui du cheikh de Mirak près de l'Alaghos chasse les mauvais esprits (djins). Celui du cheikh Akhmed est regardé comme peuplé de *djins* qui y sont emprisonnés par milliers ; au foyer du cheikh Kerim à Synagi, dans le district de Sourmalou, s'adressent les impotents et les gens atteints de maladies parasitaires. En Turquie d'Asie, leur chef suprême est établi à Mossoul.

Les Yézidi croient à l'immortalité de l'âme et à une vie au delà de la tombe. Les âmes des justes vont au paradis, celles des pécheurs errent sur la terre jusqu'au moment du jugement. Celles-ci sont en lutte continuelle avec les djins. Ils croient également que les âmes des ancêtres peuvent intervenir auprès de Dieu en faveur de leurs descendants, et c'est pourquoi ils s'attachent à gagner la faveur des défunts en faisant célébrer pour eux des offices et en leur servant des repas funéraires. Les Yézidi ne construisent pas de tombeaux. L'aspect extérieur et l'arrangement intérieur de leurs tombes ressemblent à ceux des autres Kurdes. Toute la différence consiste en ce qu'ils ont la face tournée vers l'Orient, et que leurs bras ne sont pas allongés le long du corps, comme chez les Kurdes musulmans, mais croisés sur la poitrine.

La division en castes s'est conservée jusqu'à nos jours chez cette secte. Ces castes sont au nombre de deux : les laïques et le clergé.

Les laïques se divisent en nobles et en simples particuliers. On ne peut pas dire qu'ils forment deux classes particulières ; ce sont plutôt des différences de position. Des changements de fortune peuvent faire un noble d'un simple particulier et *vice versa*. La caste du clergé se divise en sous-castes d'après le degré qu'occupent les prêtres dans la hiérarchie, et d'après les fonctions qu'ils rem-

plissent auprès du cheikh principal et dans le temple. Les mariages entre sous-castes sont défendus.

Voici dans l'ordre hiérarchique la division du clergé yézide :

1° La caste des cheikhs (*Pex*).

2° Celle des *pirs*. Tous les cheikhs sont des descendants des disciples de Cheikh-Adé. Ils se distinguent à leurs vêtements : les cheikhs sont vêtus de blanc, les *pirs* de noir.

3° Les *fakirs* (*faegir*), c'est-à-dire les pauvres, les mendiants. Ce sont souvent des cheikhs et des *pirs* qui mènent volontairement une vie de renoncement et de privations.

4° Les *Kaval's* (*Gaeval*). Ceux-ci ne sont pas inférieurs aux précédents, mais ils occupent une situation officielle, c'est-à-dire qu'ils sont attachés à la personne du cheikh principal ou à l'émir Mirza-bey. Ce sont eux qui font, sur l'ordre du cheikh, une tournée annuelle dans leurs villages pour prélever les impôts, dons et sacrifices, suivant la coutume des Yézidi. Ils sont aussi des « juges-voyageurs », envoyés en différents points pour écouter les plaintes, les différends de leurs coréligionnaires, et porter ensuite les décisions des cheikhs.

5° Les *ankhan's* ou *aouan's*, qui constituent le degré inférieur du clergé.

6° La caste des *desservants*, connus sous le nom de « serviteurs du foyer de Cheikh-Adé ».

Les membres du clergé Yézidi jouissent de certains privilèges. Leurs personnes et leurs maisons sont inviolables. Ils occupent partout les places d'honneur. Tout le monde, y compris le chef de la maison, baise la main d'un cheikh ou d'un *pir*, lorsqu'il le rencontre. Ces derniers ont le droit d'anathème et d'exclusion de l'église. Ce sont là leurs armes les plus terribles. Ils reçoivent pour leurs services une indemnité et différents dons et sacrifices.

Les droits civils des cheikhs passent à leurs fils ; mais les fonctions religieuses appartiennent à ceux de ces derniers qui ont acquis les connaissances nécessaires. Cette caste est devenue si nombreuse, qu'aujourd'hui certains villages en sont presque exclusivement peuplés.

De même que les autres Kurdes, les Yézidi se divisent en plu-

sieurs tribus. Il y en a deux en Russie : les *sypika* dans la province de Kars et les *Hassania* dans le gouvernement d'Erivan. Cette dernière tribu se divise en deux branches : la branche aînée habite principalement le district de Sourmalou, et occupe les montagnes de la frontière ; la branche cadette est répandue dans l'Allagöz et des districts d'Etchmiadzine, d'Alexandropol et de Novo-Bayazid.

Le pouvoir religieux et civil est centralisé entre les mains du cheikh principal. Les fonctions judiciaires appartiennent à l'émir Mirza bey, mais celui-ci ne saurait juger aucune affaire importante à l'insu et en l'absence du cheikh.

En somme, le premier personnage de la petite nation des Yézidi est le cheikh principal, et le second l'émir, actuellement Mirza-bey, qui réside à Badrié dans la province de Mossoul. Sa famille est la plus ancienne de toutes les familles nobles.

Autrefois les Yézidi, comme tous les Kurdes, avaient une autonomie administrative. Ils n'obéissaient qu'à leurs chefs de tribus. Ils avaient leurs tribunaux particuliers, et seuls les crimes tombaient quelquefois sous le coup de la justice russe. Le chef de la tribu avait un pouvoir étendu. Il pouvait infliger toutes les peines, sauf la peine de mort, car leur religion défend de verser le sang humain. L'expulsion de la tribu la remplaçait et n'était pas moins terrible.

Les revenus des chefs se composaient principalement des dons qu'on leur faisait à l'occasion de tous les événements heureux ou malheureux qui leur arrivaient ; à l'occasion des fêtes, etc., etc., tout était prétexte à cadeaux. A cela s'ajoutaient certaines redevances : fauchage des prés, culture des champs, la récolte, le transport et le battage du blé. Une partie des amendes lui revenait aussi.

Les rapports de famille sont les mêmes que chez tous les Kurdes.

Les Yézidi observent rigoureusement l'endogamie. Le mariage est conclu pour la vie et regardé comme indissoluble. L'adultère seul peut faire rompre le mariage, et l'époux coupable n'a pas le droit de se remarier. Exceptionnellement, les chefs et les riches

prennent deux femmes, jamais plus. Le fiancé achète en quelque sorte par des cadeaux sa femme à ses parents, mais ceux-ci doivent, s'ils sont riches, rendre au delà de ce qu'il donne en la dotant. Le rapt existait autrefois, mais il ne se pratique plus de nos jours. Les cérémonies du mariage sont les mêmes que chez les autres Kurdes.

Nous connaissons maintenant le peu de renseignements qui ont été recueillis sur la religion des Yézidi; nous allons à présent passer à l'étude de leur origine, ou du moins nous allons voir les diverses théories qui ont cours à ce sujet.

Les musulmans Chiites regardent les Yézidi comme descendants de l'usurpateur omniade Yézid ou Ezid qui aurait tué Hassan et Hussein, et se serait emparé du khalifat, ce qui fait que les Yézidi sont connus par les Chiites sous le nom « d'exterminateurs » de leurs imams. Aussi les Chiites ont-ils persécuté sans trêve ni sepos ces infortunés qui se consolent en pensant qu'un jour viendra où leurs ancêtres, dominés par les musulmans, seront vengés, et leur suprématie rendue.

Des Yézidi pourtant renient leur descendance du khalife. Ils prétendent que le patriarche Eda ou Errdan, qui a fondé leur nation, n'a rien de commun avec Ezide, exterminateur des martyrs chiites. Erda aurait vécu longtemps avant Mahomet et Jésus et, par conséquent, n'aurait pas pu participer à la guerre pour l'héritage du Prophète.

D'après une opinion légendaire et mystique, ils sont d'origine divine. Cette opinion trouve un faible appui dans la doctrine de Zoroastre, dont il existe des traces nombreuses dans leurs croyances.

On sait, en effet, que le trône d'Ormuzd était entouré de sept *amchaspanda's* (prince du monde), sous les ordres desquels se trouvaient les génies du bien, connus sous le nom de *ixeda* et qui, de même que les anges, ont pour mission de garder les hommes. L'« Ezda » de Pir-Hassan, ressemble au « Izeda » aussi bien par la consonance que par la signification, et, comme le fait remarquer M. Eguiazaroff, cette opinion a pour avantage qu'elle montre un rapport entre les Yézidi et les nations d'origine iranienne.

Il existe encore une autre opinion d'après laquelle les Yézidi seraient une fraction du peuple arménien qui se serait séparée de l'Eglise grégorienne. Cette assertion se trouve appuyée par quelques faits historiques, car Moïse de Khorène, par exemple, a constaté l'existence de la secte des *Arevapachtes*, c'est-à-dire des adorateurs du soleil, et de celle des *Divapachtes* ou adorateurs du Diable, dans les limites de l'ancienne Arménie. D'après les notes postérieures des chroniqueurs, cette secte aurait existé jusqu'au XI^e et même jusqu'au XII^e siècle de notre ère. Comme preuve à l'appui, M. Eguiazaroff mentionne Nersès le Béni qui dit, dans son épître adressée à l'évêque de la ville de Samosate : « Les sectateurs sont, de par leur religion et leur langue, des Arméniens. » On sait que les Arévortiks, dont l'existence en Arménie remonte aux siècles les plus reculés, adoraient le soleil et le tremble dont le feuillage rendait des oracles, comme celui des forêts de Dodone. De plus, ils pratiquaient, en quelques points, la doctrine de Zoroastre. Lorsque Grégoire l'Illuminateur vint, au IV^e siècle, prêcher le christianisme aux Arméniens, il ne réussit jamais, dit on, à ramener à la religion nouvelle ceux d'entre eux qui étaient *Arévortiks*. On a dit aussi que les Yézidi parlaient la langue arménienne, qu'ils sympathisaient avec cette nation, et témoignaient un grand respect pour son Eglise, et en particulier pour Grégoire l'Illuminateur. Mais toutes ces preuves ne sont pas péremptoires, car ils ne connaissent qu'un peu l'arménien, et non comme leur propre langue. Quant à la sympathie entre les deux nations, elle s'explique par la communauté des persécutions et une tolérance religieuse mutuelle.

Je citerai enfin, pour terminer, l'opinion de M. Portoukalian sur l'origine du mot *Yézidi* :

« En langue persane, dit-il, la particule *i* signifie être « originaire de » ; *Spahani*, signifie habitant d'Ispahan. Ceci établi, on sait qu'il y a en Perse une ville nommée Yezd, située à 130 kilomètres sud-est d'Ispahan, et qu'entre cette dernière ville et Yezd, il en existe une autre nommée Yezdikest. Les habitants de ces villes sont actuellement encore des *guébres*, adorateurs du feu et du soleil, sectateurs de Zoroastre, et leurs opinions religieuses s'accordent sur les points essentiels avec celles des Yézidi.

« Il semble, d'après cela, que ces derniers sont simplement des colonies persanes de Yezd qui, en se répandant en Arménie, se sont mêlées aux anciens Arméniens païens et ont embrassé, par la force du temps et des persécutions, quelques préceptes du christianisme. M. Portoukalian fait en outre remarquer que les Yézidi ne s'appellent pas comme on est d'accord de l'écrire, mais qu'ils se disent eux-mêmes *Yezdi*¹.

« La parenté entre deux nations, dit M. Egniazaroff, se démontre par la communauté de la langue et par le type anthropologique. Or, la communauté de la langue n'étant pas démontrée, et les recherches anthropologiques faisant défaut, il serait risqué de regarder les Yézidi comme des Arméniens. »

J'ajouterai à cette opinion, qui est la mienne aussi, que les recherches anthropologiques qui ont été faites jusqu'à ce jour sur cette population ont contribué à démontrer que les Yézidi sont des Kurdes au sens strict de ce mot. Et la preuve en est dans la communauté, entre ces deux peuples, en général non seulement du type anthropologique, mais encore de la langue, du mode de vivre et de la culture intellectuelle.

Les uns et les autres parlent le « kourmandji », quoique les Yézidi appellent leur langue « zyman e ezda » (langue de Yézidi), et prétendent que ce sont les Kurdes qui parlent leur langue, et non pas eux qui parlent la langue des Kurdes.

Les mœurs et les usages, les doctrines religieuses, la vie privée, les cérémonies, les rapports de famille, la généalogie, l'éducation des enfants, etc., etc., tout cela est analogue, et parfois même identique chez les Yézidi et chez les Kurdes.

Là où il y a des différences, on peut dire qu'elles ne sont que dans les détails. L'habit est de même coupe chez les deux peuples, et pourtant une femme yézidi ne se distingue d'une Kurde, que parce qu'elle porte des pantalons de couleur blanche, emblème de la chasteté et de la pureté. On sait que les Kurdes affectionnent les couleurs éclatantes : rouge, jaune, vert, bleu. Les jeunes filles yézidi recherchent aussi ces couleurs voyantes, mais jusqu'à leur

¹ De Beyrouth à Tiflis (*Tour du monde*, 1889).

mariage seulement, car les femmes mariées s'habillent de blanc de préférence. Dans tous les cas, on rapporte que, comme les Sabéens, avec lesquels ils ont d'ailleurs des points de ressemblance, les Yézidi ont horreur de la couleur bleue.

En outre de la circoncision, les Yézidi ont encore une cérémonie dite *bysk*, pendant laquelle le cheikh ou le *pir* coupe trois mèches de cheveux sur la tête de l'enfant, quelques jours après sa naissance.

Si nous poursuivons ce parallèle entre les deux peuples, nous voyons que l'organisation de la commune nomade est la même de part et d'autre. La plus grande différence, c'est que les Yézidi ont une forme de gouvernement théocratique, et une organisation en castes, tandis que les Kurdes n'en ont pas.

Il y a aussi plus d'esprit de solidarité et de sociabilité chez les premiers. Ils ont des mœurs plus douces, et sont plus enclins aux occupations paisibles, telles que celles de l'agriculture qui répugnent aux Kurdes en dépit des efforts du gouvernement russe qui, en Transcaucasie, les a enregistrés comme paysans. Il est vrai que les Yézidi n'ont pas encore tout à fait perdu l'habitude de la vie nomade, mais ils n'aiment pas le vagabondage. Leurs campements d'été sont situés dans le voisinage de leurs villages d'hiver.

Le type des Kurdes que j'ai établi d'après l'étude que j'ai faite de 332 individus dont 62 femmes peut se résumer ainsi :

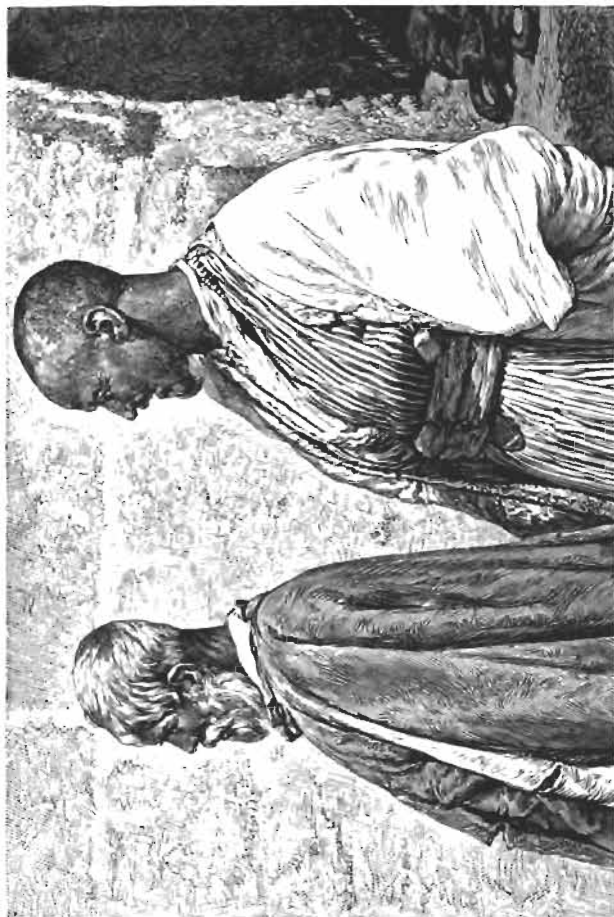
La physionomie des Kurdes respire la sauvagerie, leurs traits sont durs, leurs yeux, d'un éclat farouche, sont petits et enfoncés sous l'orbite. Les hommes sont le plus souvent bruns, grands et secs et d'une force de résistance peu commune. Ils ne portent guère que la moustache et se ceignent la tête d'un turban de dimensions parfois gigantesques. Leur démarche est assurée, leur port de tête fier, et leur regard d'une suprême arrogance.

Ils rient et parlent peu.

Les yeux sont noirs (66 %), d'une acuité visuelle étonnante, jamais bridés ni obliques, assez espacés.

Les cheveux sont noirs (204 bruns, 118 moyens, 10 blonds).

Le nez, d'une ligne ferme et hardie, contribue à caractériser leur physionomie. Non crochu et absolument aquilin comme on le dit, il est droit (37 %), le plus souvent convexe abaissé (50 %),



Kurdes Dughorli (Campement de Merdjri-Khan, près Orfa).

quelquefois concave (18 %) pour les hommes. Pour les femmes, la proportion des nez droits est de 66 %. Le nez est long. Les femmes portent un bouton métallique dans la narine. L'oreille est rejetée en avant.

La face est étroite, le menton fort. La taille est élevée et difficile

à constater. La tête est plutôt longue que large. Ils sont mésaticéphales (60 %), mais il y a des écarts énormes suivant certaines localités où il y a eu des contrastes avec certains peuples. Ainsi les tribus d'origine arménienne sont souvent brachicéphales, quoique d'autres, comme les Yezidi d'origine tzigane, sont dilichocéphales, de même que celles qui sont voisines des Persans et des Arabes.

La séance est levée à 6 heures.

L'un des secrétaires,

MARTIN.